

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 27

MONTREAL, 10 DECEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

MUSIQUE DE TOUS LES PAYS



CHANSON D'AMOUR.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 DÉCEMBRE 1892.



On reconnaît un homme par la société qu'il ne fréquente pas.

Un journal annonçant une pièce de théâtre dit : "Les rôles de voleurs seront remplis par des amateurs de la ville."

Il y a dans le New Jersey un homme tellement soupçonneux, que lorsqu'il achète un mouton, il l'examine minutieusement pour voir s'il est tout laine.

Il y a des gens malheureux. Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention.

On dit que dans le nord de Londres, il y a une pompe tellement extraordinaire qu'elle fait trois pintes de lait avec une chopine. Vraiment, nous ne pouvons le croire.

Une jeune fille de New-York, morte dernièrement, avait un œil tellement croche, tellement en tire-bouchon, qu'à force de regarder une bouteille, elle en fit partir le bouchon.

Il y a de par le monde, un homme bien décidé à se laisser pousser la barbe. Un jour qu'il était allé se faire raser à frais, sa petite fille lui dit au retour : "Papa, à qui c'est donc, la tête que tu as aujourd'hui ?"

Un maître de poste de la campagne, nouvellement nommé, a été quinze jours sans envoyer de courrier. A la fin, le ministre lui écrit pour avoir des explications. Le nouveau dignitaire lui a répondu qu'il attendait que le sac aux lettres fut rempli pour le mettre dans le train.

## DANS LA RUE

Les deux petites sont en deuil  
Et la plus grande — c'est la mère  
A conduit l'autre jusqu'au seuil  
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte dans le panier  
Les tartines de confiture  
Et jette un coup d'œil au dernier  
Devoir du cahier d'écriture.

Puis comme c'est un matin froid,  
Où l'eau gèle dans la rigole  
Et, comme il faut que l'enfant soit  
En état d'entrer à l'école.

Ecartant le vieux chêne noir  
Dont la porte s'emmitouille,  
L'aînée alors tire un mouchoir,  
Lui prend le nez et lui dit : Souffle !

FRANÇOIS COPPÉE.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE  
EN 80 SECONDES

I

—Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour faire le tour  
du monde, se disait le professeur Loriot ?



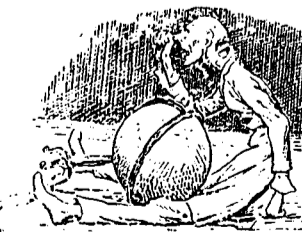
II

quand il eut le malheur de s'accrocher dans le tapis,



III

et de s'enrouler autour de son globe terrestre ;



IV

heureux maintenant de pouvoir se vanter d'avoir fait  
le tour du monde plus rapidement qu'aucun autre mortel.

## MOTS D'ENFANTS

Le père.—Pourquoi t'es-tu battu avec ce petit  
garçon ?

Fernand.—Parce que j'étais capable de le ros-  
ser.

La petite Juliette ne dit jamais ses prières de la  
même manière.

La mère.—Pourquoi ne récites-tu pas ta prière  
toujours dans le même ordre ?

Juliette.—C'est pour exciter la curiosité du  
bon Dieu, qui ne sait jamais ce qui va venir en-  
suite.

## MORT OU EN VIE

L'officier en charge.—Si quelqu'un connaît les  
parents survivants de Jos Pierriche, il est prié  
de nous les faire connaître.

Un soldat.—Tous les parents survivants de  
Pierriche sont morts, mon commandant.

## ESPÉRANCES DÉÇUES

Le père (veuf).—Ainsi, tu veux épouser cette  
petite demoiselle ?

Le fils.—Oui, si tu n'as pas d'objection.

Le père.—Mais j'en ai.

Le fils.—Elle est jolie.

Le père.—Je le sais.

Le fils.—Elle est très riche.

Le père.—En es-tu bien certain, de cela ?

Le fils, (prenant courage).—Très certain.

Le père.—Alors, je vais l'épouser moi-même.

## APRÈS RÉFLEXION

Les deux notes suivantes ont été échangées  
entre deux comédiens dans une tournée théâ-  
trale :

Mon cher H...,

Veuillez donc m'envoyer une  
piastre.

Ton ami,

C...

P.-S.—Après réflexion, mets-en deux.

Réponse :

Mon cher C...,

Je ne puis t'envoyer qu'une  
piastre ; c'est toute ma fortune.

Ton ami,

H...

P.-S.—Après réflexion, j'en ai besoin pour  
aller dîner.

## UNE RÉTRACTATION

Docteur Crève-faim.—Dites donc, j'ai entendu  
dire que vous répétez à tout le monde que vous  
ne voudriez pas me laisser soigner votre chat  
malade.

Docteur Lascience.—Oui, c'est à peu près ce  
que j'ai dit.

Docteur Crève-faim.—Dans ce cas, j'exige une  
rétractation.

Docteur Lascience.—Très bien ; je vais vous  
laisser soigner mon chat malade, d'autant plus  
que je n'y tiens pas beaucoup.

## QUAND ÇA CHANGE DE MAIN

Jules.—Que j'aurais donc aimé avoir composé  
cette belle poésie, "Le Lac" de Lamartine !

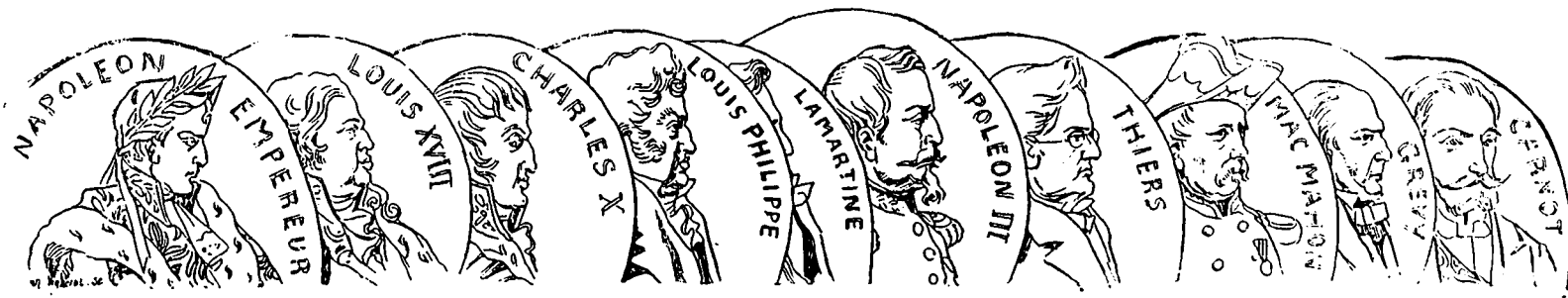
Alice.—Je suis contente que ce ne soit pas  
vous ; car elle n'aurait pas valu deux sous.

## LA TEMPÉRATURE

La dame.—Julie, allez voir au baromètre quel  
temps nous allons avoir.

Julie, revenant.—Il y a encore cinq minutes  
pour que la grande aiguille arrive au "Beau."

GALERIE HISTORIQUE



LES CHEFS DE LA FRANCE DEPUIS CENT ANS.

OBSERVATIONS POPULAIRES A LA PORTÉE DES SAVANTS

6<sup>ME</sup> COMPOSITION PAR UN ENFANT DE CHŒUR

(Pour le SAMEDI)

LES CHIENS

Le chien est un quadrupède terrien. Il a toute l'apparence d'un cheval à l'exception de la taille, de la conformité de la tête, des dispositions de la queue, et de chevelure. Le cheval porte toujours les cheveux sur le côté, tandis que le chien n'en porte pas du tout. Cependant je n'ai pas encore vu un chien chauve. Le chien porte le même vêtement en toutes saisons : un capot de poil. A la longue le poil s'use un peu, mais si la peau n'est pas trop juste, on y voit peu de trous.

Le gros chien est l'ami de l'homme et le petit chien est le favori de la femme.

Tous les petits chiens ne deviennent pas des gros chiens. Il y a plusieurs races de chiens, entr'autres : Le chien de chasse, le chien de Terre-neuve, le chien-loup, le chien barbet, le chien de faïence et le chien-dent. Il y en a encore d'autres que j'ai vu passer hier et qui s'en allaient en pique-nique à pied, mais je ne me rappelle plus leurs noms.

Il y a une différence entre les chiens et les servantes ; les chiens gardent leurs maîtres plus longtemps ; ceux-là sont appelés des chiens de garde.

Les vieux chiens meurent rarement jeunes. Ils vieillissent avec l'âge et grisonnent. C'est vers les douze à quinze ans qu'un chien blanchit ; et il continue ainsi jusqu'à sa mort qui coïncide invariablement avec la fin de ses jours.

Une chienne a beaucoup de ressemblance avec un chien ; mais ce n'est pas un chien.

Il y a des exhibitions de chiens presque annuellement tous les trois mois, mais l'assortiment le plus complet se trouvait dans l'arche de Noé. Il arrive souvent qu'une assemblée de chiens régulièrement organisée, se termine en jeu de chiens.

Les chiens bien éduqués portent un collier, lequel est placé entre la tête et l'épaule. Les chiens ne sont pas d'origine aquatique ; ils ne se jettent à la nage que quand ils sont en âge.

Un chien peut regarder un évêque. Tous les chiens de race ont une queue ; les autres aussi en ont chacun une. C'est porté habituellement au bout opposé à la tête. Les chiens conversent entr'eux au moyen de la queue. Ceux qui ont la queue coupée parlent moins que les autres, mais sont plus éloquents.

La queue d'un chien est toute un étude ; l'étude est plus longue quand la queue est intacte ; la queue est toujours coupée à sa racine. La queue d'un chien n'est pas comme un saule ; la racine ne repousse plus, elle reste à veiller.

Le chien dont la queue est coupée est un far-

ceur ; il est toujours gai ; jamais on le voit la queue basse. Je ne sais pas ce que deviennent les queues de chien coupées. La queue d'un chien agit perpétuellement, et bien souvent, presque tout le temps ; son action indique l'état d'esprit du propriétaire ; c'est un vrai thermomètre. J'ai vu dans le temps des canicules, des chiens, pas plus haut que ça avoir la queue plusieurs degrés au-dessus de zéro.

Les chiens domestiques s'approprient facilement ; mais il est constaté qu'ils n'aiment pas le jeu de quilles.

L'origine des chiens remonte à la plus haute antiquité et on l'attribue à la race canine. Presque tous les chiens ont eu des parrains anglais. Le plus beau chien qu'on ait eu à Québec est le Chien d'Or.

Tous les vrais chasseurs ont des chiens qui les suivent et des chiens aussi sur leurs fusils.

Il y a des chiens qui sont venus au monde exprès pour japper ; j'en connais un qui a un grand succès d'estime dans la cour du voisin.

Un chien qui aboie ne mord pas, parcequ'il aboie quand il a trop d'occupation. Un chien marche rarement. Il trotte ou il court en biais, c'est-à-dire en trait-carré. Quand il arrive à son but, le train de derrière se trouve rendu en même temps que les roues de devant.

Je n'ai jamais entendu dire que les chiens peuvent mourir d'un excès de propreté ou de mortification. Au contraire. Ils adorent les poteaux de télégraphe et les borne-fontaine. Ils ont quelquefois des hallucinations et ils s'imaginent qu'une maison va tomber à terre ; alors ils lèvent la patte pour l'effrayer.

Un proverbe chinois dit : " Every dog has his day," ce qui, traduit littéralement veut dire : " Chaque jour à son chien." Infortunément, mon chien est mort aujourd'hui.

ATSANNEN.

L'AMOUR A SON AGONIE !

(ÉPIQUE)

(Pour le SAMEDI)

Veillez pour une dernière fois accorder quelques moments à ma lyre invalide !

Veillez ne pas être sourde aux derniers accents de ma voix défaillante et aux derniers soupirs de mon cœur expirant.

Veillez, encore une fois accepter les dernières flammes de mon amour, qui pour vous brûle depuis si longtemps !

Du jour où à vos genoux, je vous disais adieu, j'ai fait bien du chemin et t'ai parcouru bien des endroits, dans le but de chasser de mon esprit, la douleur qui me rongé ; mais en vain, me voici maintenant au terme de mes voyages, dans le même état et n'ayant pas encore su oublier.

Les jours, je les ai passés dans la tristesse et dans l'ennui.....

Les nuits dans la veille et la solitude.

O ! si je pouvais comme autrefois vous exprimer mes pensées, vous ouvrir mon cœur à l'endroit le plus secret ? que de belles choses aurais-je à vous dire.

Mais hélas !... Le soir vous vous êtes sans aucun doute assoupie sans le moindre souvenir de moi ! sans même vous inquiéter si quelqu'un pense à vous ! et cependant, tandis que le vaisseau trouble le silence en fendant le calme des eaux et que la lune éclaire cette nature rustique en traversant l'obscurité, seul sur le pont je contemple ce grandiose spectacle. Je pense à vous en admirant un beau ciel azuré !... je vous y vois au milieu de ces astres étincellants ; la plus brillante de toutes ! je vous parle mieux que je ne vous ai jamais parlé et je vous aime comme je vous ai toujours aimée !... -

Les nuits, pour moi, ne viennent pas assez tôt et elles ne durent pas assez longtemps. Souvent, bien souvent, elles m'arrachent des larmes, mais je les sèche bien vite par la seule pensée de vous avoir vu dans mon imagination.

J'aurais mille choses à vous dire, mais je sens ma voix faiblir.

Adieu !... vous avez connu mon amour à sa naissance et pendant sa vie, puissiez vous la connaître mieux à son agonie.

GUSTAVE

Novembre, 1892.

COMMENT IL FIT SON ARGENT

L'ami.—Je vois que tu es à te faire construire une maison.

Le propriétaire d'hôtel.—Eh bien ?

L'ami.—Je suppose que c'est avec l'argent que tu as fait avec le whisky ?

Le propriétaire d'hôtel.—Pas du tout.

L'ami.—Avec quoi donc ?

Le propriétaire d'hôtel.—Avec l'eau que je mettais dedans.

RÊVE

Je rêvais, car la vie, après tout, n'est qu'un rêve ; Et les ombres, c'est nous. J'aperçus le Destin Qui planait sur ma couche en brandissant son glaive Et je l'interrogeai, malgré son air hautain.

" Dis-moi, Toi qui sais tout ce qui vaut mieux, lui dis-je, Du Célibat ou de l'Hymen. " Pour une fois En ma faveur, le dieu voulut faire un prodige ; Il agita son sceptre étrange et me dit : " Vois. "

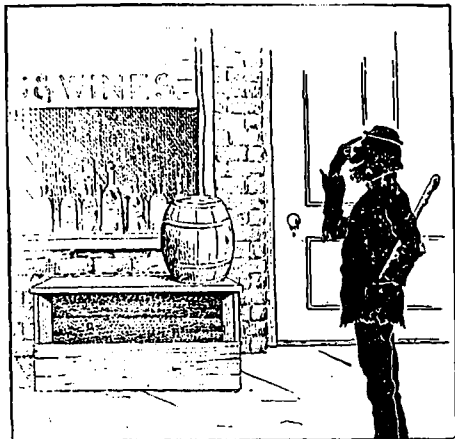
Et je vis un logis de modeste apparence ; Deux époux surveillaient les ébats d'un enfant ; La Joie éclatait dans leurs yeux et l'Espérance Mettait une auréole à leur front triomphant ;

Et l'Amour les tenait enlacs dans ses chaînes. " C'est l'Hymen, dit le Maître ; et veux-tu, maintenant, De l'autre voir aussi les plaisirs et les peines ? " " Non, dis-je, il me suffit. " Lors, le dieu rayonnant,

D'un souffle anéantit la vision légère. Je retombai dans l'ombre où chacun se débat Murmurant doucement au Destin : " Je préfère Le plus triste hyménée au sombre célibat. "

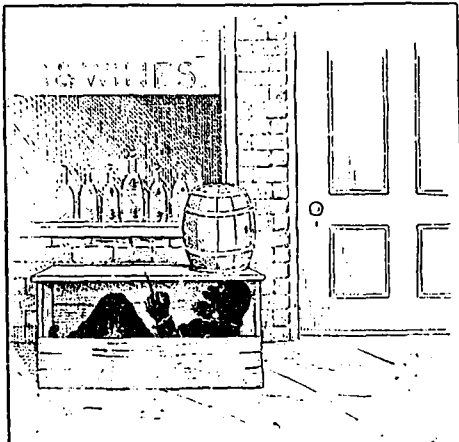
PIERRE GELORMIS.

## LE TRAMP ET LE CHINOIS



I

—Coco, s'était dit le tramp en lui-même, tu seras une grosse bête, si tu ne goûtes pas du vin de ce tonneau.



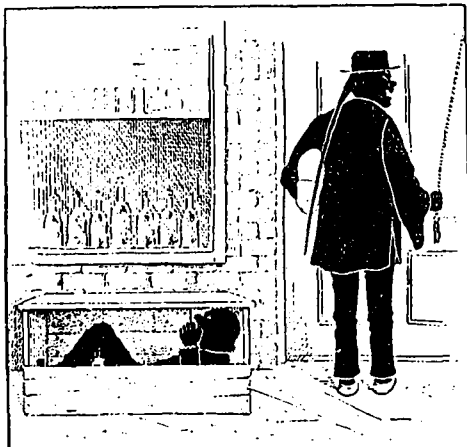
II

Et vrille en mains, il s'installa sous le banc,



III

sans avoir pu s'apercevoir que le propriétaire avait changé la barrique de place,



IV

ni sans avoir entendu entrer un fils du Céleste Empire,



V

qui vint se reposer tranquillement sur le bout du banc, et sur la pointe de la vrille,



VI

quand un cri déchirant fit croire au tramp qu'il avait affaire à un tonneau surnaturel.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

On cause au dessert :

—Oui, Messieurs, autrefois, en Pologne, on faisait huit repas par jour.

—En Pologne? ce pays si célèbre par ses Dîtes!

Chez le marchand de bric-à-brac.

—Ça, une glace de Venise?

—Mais oui. Vous voyez bien qu'elle gondole.

Une petite cuisinière accorte se présente chez Mme X...

—Qu'est-ce que vous savez le mieux faire?

—Les boulettes, Madame.

—A la bonne heure, vous êtes franche, vous.

—Savez-vous quelle est l'origine des francs?

—Les Barbares!

—Du tout, ce sont les centimes.

En soirée.

—J'ai cru remarquer, Monsieur Boireau, que vous ne mettiez jamais qu'un gant. Pourquoi cela?

—J'ai perdu l'autre... il y a cinq ans!

Bizarries de la langue française :

—Voyez-vous, dans les affaires, il faut être rond.

—Parfaitement, vous avez raison, c'est ce que je dis toujours, il faut être carré.

X... est un sceptique incorrigible. Les résultats les plus indiscutables de la science ne trouvent pas grâce à ses yeux. Dernièrement, on parlait devant lui de la vitesse du son.

—On sait, aujourd'hui, que le son fait 340 mètres à la seconde.

—Peuh! ça, c'est encore un bruit qu'on fait courir.

Un vieux bohème, voyant un chat attraper le bou de sa queue :

—En voilà un qui a de la chance, dit-il avec envie, il peut mettre les deux bouts ensemble. Si je pouvais en faire autant!

L'esprit allemand :

—Qu'est votre père?

—Il est mort.

—Mais, avant, qu'était-il?

—Il était vivant.

Un fabricant de Berlin fait publier une réclame :

“Quiconque prouvera que mon cacao est nuisible à la santé, en recevra gratuitement dix boîtes.”

Toto revient de sa pension.

—Eh bien! lui dit son père, as-tu une meilleure place que la dernière fois!

—Je crois bien!... je suis auprès du poêle!

La femme du député.—Et dire que tu n'as pas su seulement te faire nommer président d'âge!

Le député.—Ma chérie, je suis trop jeune pour ça.

La femme du député.—Monsieur, Hoche était général à vingt-trois ans.

X... vient de Suisse.

—Eh! bien, est-ce que ça vous a plu, tous ces glaciers, ces belles cascades?

—Je crois bien, pendant huit jours je suis resté à Uri.

Deux amis s'arrêtent devant l'horloge du Palais de Justice; l'un d'eux se met en devoir de régler sa montre.

—Mais qui vous dit que cette horloge va bien? lui dit l'autre.

—Ah! par exemple, si l'on n'a pas l'heure juste au Palais, où le sera-t-elle?

La marquise de Calinaux, étant tombée malade, envoie à tous ses amis et connaissances une carte ainsi conçue :

“Mme de C..., étant obligée de garder le lit, ne restera pas chez elle vendredi soir.”

L'Exposition de Chicago nous promet des surprises de plus d'un genre.

Les barbiers de Londres ont fixé, dit-on, à 1 fr. 25 le prix d'une barbe pendant l'Exposition de Chicago.

Donc, ne pas oublier d'emporter son rasoir.

Bébé a trois ans. Son père lui montre une image coloriée représentant les ébats d'un petit garçon. Le père lit tout haut la légende inscrite sur l'image : “Paul jouait avec ardeur...”

Bébé interrompant : Papa, je vois Paul, mais où est Ardeur?

Relevé dans un journal de province, rendant compte en même temps du choléra et de la fête populaire du 22 septembre :

“...Les fêtes se sont continuées avec un entrain tout particulier. L'inhumation n'a cessé de régner toute la nuit.”

Maboulin s'approche d'un rassemblement et s'informe.

—Qu'y a-t-il d'arrivé?

—C'est un garçon qui vient de tomber d'un échafaudage d'une maison en construction.

—Pas étonnant! Ces ouvriers sont d'une imprudence!...

—Est-il mort?

—Oui, Monsieur.

—Enfin, espérons que ça lui servira de leçon.

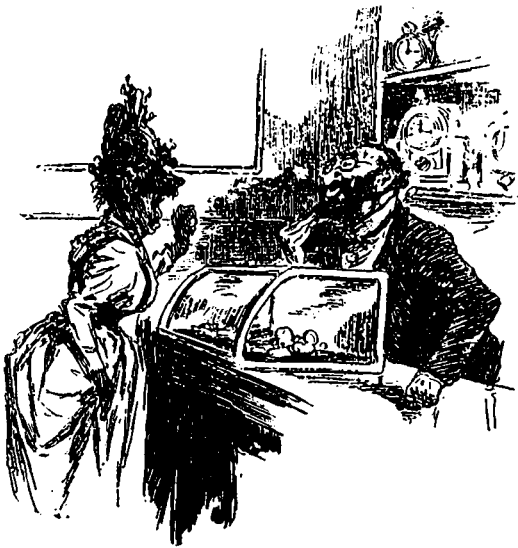
Le marquis de Calinaux entre dans la boutique d'un épicier.

—Garçon, dit-il, donnez-moi des conserves.

—Desquelles, Monsieur?

—Des meilleures... c'est pour les yeux!

MALENTENDU



*Madame Boulevardneige.*—Dites donc, monsieur, vous avez étampé sur ce jonc : "18 carats" et c'est du cuivre.  
*Moïse.*—Oh ! Ça ne veut pas dire 18 carats ; c'est le numéro de ma rue.

A l'audience.

Un avocat plaidant :

—Enfin, il est impossible de trouver un homme plus insupportable que notre adversaire, plus prétentieux, plus bavard...

—Maitre X..., interrompt le président, vous vous oubliez.

Un gendre assiste à la consultation que donne un médecin à sa belle-mère.

—Oh ! Madame, dit l'homme de l'art, vous avez une bien mauvaise langue.

Et le gendre de s'écrier aussitôt :

—Ne faites pas attention, docteur, c'est de naissance.

Boireau est dans le monde. Une dame lui fait compliment de sa chevelure de jais.

—Oh ! les beaux cheveux ! Qu'est-ce que vous mettez donc dessus ?

—Mon chapeau.

Devant le Tribunal correctionnel, l'avocat d'un marchand de vin prévenu de falsification, cherche à établir que le liquide vendu par son client est absolument authentique.

Il brandit triomphalement la facture qui porte, en effet, la mention de "raisin pur."

—Voilà, s'écrie-t-il, notre acte de naissance.

Le président l'interrompt :

—Et l'acte de baptême ?

Tony est allé jouer au jardin des Tuileries.

Dans l'ardeur du jeu, il est tombé plusieurs fois et rentre à la maison tout couvert de boue.

Sa mère, furieuse, lui fait remarquer l'état lamentable de son pantalon neuf.

—Mais, maman, réplique Tony, je t'assure que toutes les fois que je suis tombé, je n'ai pas eu le temps d'ôter mon pantalon.

Au régiment.

—Que faisiez-vous avant votre entrée au service ?

—Un peu de tout... Dans ces derniers temps, je jouais d'un instrument.

—Duquel ? à vent ou à cordes ?

—A cordes, bien sûr, puisque j'étais sonneur à l'église du village.

Les journaux de Paris racontent l'apparition d'un serpent de mer mesurant 60 mètres de longueur.

Le monstre a été aperçu sur la côte occidentale d'Afrique par les passagers, les officiers et l'équipage du paquebot l'*Angola*.

Il a été aperçu en plein jour, très distinctement, par toutes les personnes du bord qui ont signé l'attestation.

Ce serpent n'est-il point un canard ?

—Enseignez-moi donc, disait un pauvre diable à Rivarol, le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune ?

—Rien de plus facile, répondit Rivarol, prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés, voilà tout.

La vie est pleine d'embarras,  
Tout mes malheurs l'attestent.  
Nous avons les hauts et les bas.  
Heureux quand ces derniers nous restent !

Un jeune débutant va trouver un des plus aimables sénateurs d'un département du Midi :

—Vous voulez vous fixer à Paris ? lui dit ce dernier. Et vous êtes de...

—De Tours, Monsieur !

—Comment, vous n'êtes pas du Midi ? Mais alors, qu'est-ce que vous venez faire à Paris ?

En correctionnelle :

—Accusé, le témoin vous offrait un arrangement et vous lui avez répondu par un coup de poing. Le procédé est un peu vif. Vous auriez mieux fait de transiger, de mettre les pouces.

—J'en ai bien mis un, Monsieur le président ; malheureusement, le reste de la main a suivi.

Un quidam se présente chez un pharmacien :  
—Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, avez-vous un remède pour ce genre d'incommodité ?

Le pharmacien lui conseille et lui donne des pilules d'opium à prendre avant de se mettre au lit.

Deux jours après, le quidam revient.

—Je vous rapporte vos pilules.

—N'auraient-elles point produit d'effet ?

—Pas le moindre.

—Alors prenez chaque soir quatre gouttes de laudanum dans un verre de sirop de groseille.

Trois jours s'écoulent ; encore le même individu.

—Eh bien, mon laudanum ?

—Rien.

—Ah bah ! c'est prodigieux. Que diable avez-vous donc pour vous empêcher de dormir ?

—Est-ce que je ne vous ai pas dit que j'avais des punaises ?

QUESTION DE PRIVILÈGE



*Le père.*—Pourquoi n'es-tu pas resté à l'école ?  
*Le fils.*—Je ne puis pas endurer la nouvelle maîtresse Elle m'a bien dit que je te ressemblais !

UNE VOCATION



*M. Tirenavière.*—Qu'est-ce que tu seras quand tu seras un homme ?  
*Toto.*—Si vous aviez un peu de courage, je serais votre beau-frère.

Petit dictionnaire fantaisiste :  
*Niche.*—Un nom, bien irrévérencieux pour la demeure d'un saint—ou bien pompeux pour celle d'un chien.

*Nuit blanche.*—Sans doute ainsi nommée parce qu'on y voit tout—en noir.

*Obsession.*—Une façon de faire sa cour qui ne doit pas beaucoup amuser le monsieur, mais qui doit bien ennuyer la dame !

*Bil.*—Le fourreau du doigt de messieurs les imbéciles.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR DÉTRUIRE LE CHOLÉRA

Le docteur Darenberg, le célèbre médecin français, nous donne le remède suivant, très simple, mais très efficace contre le choléra. Une solution de sept grains et demi d'acide citrique dans une pinte d'eau, détruit complètement le microbe du choléra ; et si au lieu de sept grains et demi d'acide, on en met quatorze dans la même quantité d'eau, le microbe de la fièvre typhoïde sera également détruit. Rien n'est plus simple ; d'autant plus qu'avec un peu de sucre, cela fait une limonade magnifique.

EN PLEINE MER

*Le révérend.*—J'ai célébré quatre mariages dans vingt minutes de temps dernièrement.  
*L'ami.*—Fichtre ! Vous faites douze nœuds à l'heure.

RÊVERIE

Glissez, glissez toujours  
Sur l'aube fugitive,  
Rêve de mes beaux jours.  
Pour mon âme plaintive  
Est venu le réveil.  
Ainsi la douce aurore  
Au lever du soleil  
S'efface, belle encore.

Frêle habitant des cieux,  
Papillon qui s'envole,  
Je t'ai suivi des yeux  
Caressant la corolle  
Des fleurs à leur matin.  
Image du plaisir  
J'ai suivi ton chemin  
Puis je t'ai vu mourir.

A la corbeille pleine  
De fruits mûrs et dorés,  
Ma main prenait sans peine  
Comme aux gerbes des blés  
Des épis, une grappe ;  
Mais le fruit est amer,  
Et l'épi qui m'échappe  
Au loin tombe et se perd.

JEANNE THIERRY.

## DEUX CŒURS JEUNES

Madame Boismesnil était veuve depuis un an. Elle avait trente-six ans, et n'était plus jolie.

Mais une douceur attrayante se lisait sur ses traits, celle d'une âme habituée à faire le bien, et une distinction parfaite enveloppait son corps gracieux, cette distinction innée que le contact du grand monde peut développer, mais qu'il ne saurait créer.

Seule, au milieu des paysans du village, sans familiarité et sans dédain, mais bonne et condescendante pour tous, elle s'était fait aimer et respecter.

Un jour, elle revenait comme de coutume, de sa tournée charitable.

Elle n'entendait pas derrière elle le trot d'un cheval.

Soudain elle tressaille.

Ces pas étaient devenus plus distincts, puis s'étaient arrêtés à une petite distance.

Elle se retourne.

« Mille fois pardon, madame, dit le cavalier, le sentier est étroit, et j'attendrai que vous ayez gagné le tournant du chemin pour continuer ma route. »

Elle s'inclina légèrement et s'éloigna, non sans avoir un instant arrêté son regard sur le gracieux jeune homme, l'adolescent, veuve je dire, qui venait de lui adresser la parole : mince, élancé, avec des cheveux très noirs et des yeux veloutés, l'ovale du visage un peu allongé, les joues brunes, mais le front très blanc, la lèvre d'un rouge vif, à peine ombrée.

Comme il avait un beau sourire ! Comme son regard était doux et pénétrant ! Comme il était distingué !

Toutefois, cette impression ne laissa pas de trace ; madame Boismesnil, en rentrant chez elle, reprit ses occupations ordinaires, comme si ce jour ressemblait à tous les autres.

Mais le lendemain, en repassant par le même sentier, elle se retourna plusieurs fois, croyant entendre le trot d'un cheval.

Mais non, elle ne se trompe pas, le bruit est précipité, il se rapproche, il s'arrête.

Cette fois le cavalier descend, il se découvre respectueusement.

— Madame, dois-je renoncer à vous occasionner cet ennui, ou me laisserez-vous tous les jours le plaisir de vous rencontrer ici ?

— Vous aimez ce sentier ?

— Oui, madame !

— Et moi aussi !

— Alors ?

— Alors je ne vois rien à changer, vous y passerez et j'y passerai, comme hier, comme aujourd'hui.

Et comme le cheval voulait avancer son maître, tout en s'écartant délicatement de la robe de la veuve.

— Lucero ! dit le jeune homme.

L'andalou s'arrêta net.

— Comme il a l'air fin ! comme il est docile ! dit madame Boismesnil.

— Oui, madame, et c'est mon meilleur ami. Je l'aime et il m'aime... voyez donc, madame.

— Lucero ?

L'andalou, en effet, répondant à la caresse de son maître, qui passait une main fine dans son épaisse crinière, cherchait cette main pour la lécher.

— « Mi Lucero, mi Lucero hermoso. Vales mas que todos los caballos del mundo », murmurait le jeune homme.

La bride de l'andalou flottait sur son cou et il ne songeait pas à fuir, bien au contraire ; il semblait comprendre que son maître parlait de lui et il le regardait avec des yeux très doux.

Madame Boismesnil s'approcha et lui donna aussi sa part de caresse.

Le jeune homme la remercia du regard.

Ce fut là le début de leurs causeries quotidiennes, courtes d'abord et insignifiantes, puis plus longues, plus intimes.

Madame Boismesnil parlait peu. Qu'avait-elle à raconter, la pauvre femme, elle dont les jours s'étaient succédé toujours monotones, toujours semblables les uns aux autres ?

Mais elle écoutait, elle savait écouter Manuel,

car c'était Manuel qu'il s'appelait ; elle savait maintenant son petit nom et lui aussi l'appelait si gentiment madame Andrée.

Madame Boismesnil s'intéressait à ses récits et, sans l'avoir jamais indiscrètement questionné, elle apprit à le connaître.

Il n'avait pas fait de compagnies douteuses, il n'avait pas lu de romans.

Son esprit s'était développé par les soins qu'on avait pris de lui, et son cœur était resté tel que dame Nature l'avait fait, simple, confiant et aimant.

Et voilà que cette sympathie féminine était chose nouvelle pour lui ; cette âme qui devinait son âme, ce son de voix harmonieux, ce regard caressant, ce sourire si doux avaient pour lui un charme indéfinissable.

Parfois, après avoir achevé son récit, il contemplait ce visage dont les joues et les lèvres prenaient une teinte rosée, dont les yeux brillaient maintenant comme deux points lumineux, et, dans un délicieux silence, il prenait la main de madame Boismesnil et l'approchait affectueusement de ses lèvres.

La main tremblait un peu et la veuve murmurait : « Mon cher enfant... »

Et, lorsqu'il relevait sa belle tête brune et que ses yeux humides, voilés par leurs longs cils, semblaient discrètement implorer quelque chose en échange du baiser affectueux, la veuve éprouvait une folle envie d'embrasser, ce front pur, comme celui d'une jeune fille. Elle détournait la tête... elle n'osait pas... pourquoi ?

Est-ce qu'elle n'avait pas pour lui un amour maternel ?

Est-ce qu'il pouvait exister autre chose entre un jeune homme de dix-huit ans et une femme de trente-six ?

Elle le croyait, elle voulait le croire, n'ayant jamais aimé et ne cherchant pas à analyser les mouvements de son cœur.

Et Manuel ? Il ne se troublait pas, mais il se sentait irrésistiblement poussé vers elle, et, par un sentiment délicat que lui-même ne pouvait s'expliquer, il avait caché à son précepteur ses rencontres quotidiennes.

.....  
— Madame Andrée, c'est demain mon premier bal !

— Ah ! fit la veuve légèrement troublée.

— J'avais reçu à Cannes plusieurs invitations, mais pour y répondre mon précepteur attendait le consentement de mon père.

Mon père vient de m'écrire qu'il consent, et j'ai reçu justement ces jours-ci une nouvelle invitation.

Demain je mettrai un habit noir, ce ne sera pas beau, mais cela me paraîtra drôle. Voyez donc comme je suis enfant... je me fais une fête de ce bal... je danserai... je m'amuserai... il y aura, paraît-il, une musique excellente, et, moi, je l'adore... puis, ce sera un bal de fleurs !

Chaque danseuse portera sur sa robe, à son corsage et dans ses cheveux, la fleur préférée.

Ces dames seront toutes en reines-marguerites, en œillets, en bleuets, en roses, en anémones, en héliotropes, en muguets, en lilas, en jasmins... Elles s'entendront pour ne pas se trouver deux pareilles... Quel coup d'œil ! Quel parfum !

— Ciel ! qu'avez-vous ? Dieu ! que vous êtes changée ?

.....  
La jalousie venait de mordre au cœur madame Boismesnil et lui déchirait cruellement le bandeau qui lui avait caché son amour.

Demain, Manuel serait au milieu de ces fleurs, de ces parfums, de ces jolies femmes...

Que serait pour lui la veuve sans beauté dans sa robe noire et sévère ?

Elle devint soudainement très pâle et s'appuya sur les flancs de Lucero ; ses mains crispées s'enfoncèrent dans la crinière de l'andalou qui poussa un hennissement.

Ce ne fut que l'affaire d'un instant, Manuel accourait à elle pour la soutenir, elle s'était déjà redressée, calme et fière.

— Chère madame Andrée, que vous m'avez fait peur, dit le jeune homme d'une voix émue...

## LE DISTRAIT



— Qu'est-ce que ma plume a ? J'ai beau la saucer dans l'encre, elle n'écrit plus.

vous étiez pâle comme pour mourir... et vous semblez vouloir m'éloigner de vous... moi... moi, qui vous aime tant !

Mais, maintenant, vous devenez rose, toute rose, comme ces touffes d'églantines... oh ! tant mieux !... Que vous dis-je tout à l'heure ? Que j'irais au bal ?... non, vraiment, je n'irai pas, car je serais obligé de partir ce soir pour être rendu à temps, et cela me priverait de vous voir demain.

— Mon cher enfant, je serais une égoïste de chercher à vous retenir. Allez, amusez-vous bien et revenez joyeux.

— Mais non, madame Andrée, je vous le répète, je n'irai pas à ce bal... je n'irai jamais au bal...

— Manuel !

— Oh ! chère madame Andrée, dites-moi que vous m'avez pardonné et que vous m'aimez un peu !

Et, dans un élan à la fois candide et impétueux, le jeune homme se jeta au cou de la veuve.

Elle répondit à son étreinte en la serrant doucement dans ses bras, comme elle l'eût fait pour une de ces vierges aux blancs vêtements dont on craint de froisser le voile. Il lui sembla que de cette âme pure s'échappait quelque chose de suave, d'exquis, comme un bouquet fraîchement cueilli.

D'autres, après elle, le respireront ce bouquet embaumé, d'autres pourraient le flétrir, mais elle en aurait savouré les premiers parfums.

Dans peu de temps, Manuel, rappelé par son père, quitterait le pays ; elle ne le reverrait sans doute jamais.

Après elle, il aimerait une seconde femme, une troisième, une dixième, une vingtième, peut-être, mais elle aurait eu les premiers, les meilleurs élan de ce jeune cœur.

Elle souleva les mèches brunes du jeune homme et baisa tendrement ses tempes bleuâtres. Ce baiser, qu'elle aurait voulu tout à fait maternel, elle sentait qu'il devenait brûlant. Ce front, siège de l'intelligence et des facultés de l'âme, c'était beaucoup sans doute ; mais il y avait un autre organe tout palpitant et qui pour vibrer ne demandait aucun effort de l'esprit : c'était le cœur, le cœur, le siège de l'amour !

N'était-ce pas celui-là qu'elle eût voulu follement baiser !

Une larme jaillit de ses paupières.

Manuel la vit, la saisit au passage, la but avec avidité, avec ivresse, ne se doutant pas que c'était celle de la première femme qu'il aimait.

GILBERT DUROC.

## SIGNE SENSIBLE

Le père.— Mon fils montre-t-il des aptitudes pour quelque chose dans sa classe ?

Le professeur.— Oh oui ; on dirait qu'il tient à aller au fond de tout ; je ne serais pas surpris que dans un couple de jours, il fut à la queue.

L'inconvénient de monter trop vite



I. Le magicien, à un monsieur de l'auditoire. — Puisque vous avez été assez bon de m'offrir vos services, veuillez prendre ce siège.

QUEEN'S THEATRE

"STRUGGLE OF LIFE"

Cette pièce de M. Walter Sanford compte parmi les meilleures de ses compositions. Le mélodrame, généralement si banal, ne peut plaire que s'il réunit à un haut degré les qualités qui lui sont propres.

La pièce de M. Sanford est remarquable. La conception est originale, l'intrigue plausible, les scènes intéressantes.

Les principaux acteurs qui ont pris part à la représentation se sont bien acquittés de leur rôle. On peut citer MM. Wm. Stafford, Geo. L. Montserrat, Edward J. Heron, James Bevin, W. H. Sadler, John E. Martin, etc., et Mlle Lillian Brainard, qui s'est spécialement distinguée dans le rôle de Madge Wilton, et Mlle Mabel Florance, rôle de Nellie Duncan, et Mlle Mollie Revel, rôle de Mollie McCue.

Ce mélodrame est à grands effets scéniques. Le décor a étonné. La Cathédrale de Saint-Patrick, le manoir Duncan sont représentés avec une vérité frappante.

Il y a des situations hautement dramatiques. L'intérêt est soutenu.

La nouvelle pièce a été accueillie, avec beaucoup de faveur. C'est un succès pour le Queen's Theatre.

La semaine prochaine : *Eva Montfort*.



L'inconvénient de monter trop vite (suite)



III. — Encore un échelon dans l'échelle de la renommée.

LA GRAMMAIRE MISE EN PRATIQUE

Un professeur à un élève :

— Ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est un *é* ouvert.

— Et ça ?

— Un *é* fermé.

Un éternuement oblige l'instituteur à s'interrompre. Et l'enfant de s'écrier :

— Ça, c'est un nez débouché.

THÉÂTRE ROYAL

LONDON GAIETY GIRLS



Le Théâtre Royal était bondé de monde, à chaque représentation cette semaine. Le S. R. O. ou "place pour ceux qui veulent rester debout" a dû être affiché. Les habitués du Royal aiment les variétés, le burlesque. Cette inclination du public rapporte de gros bénéfices au Royal qui ne s'en plaint pas.

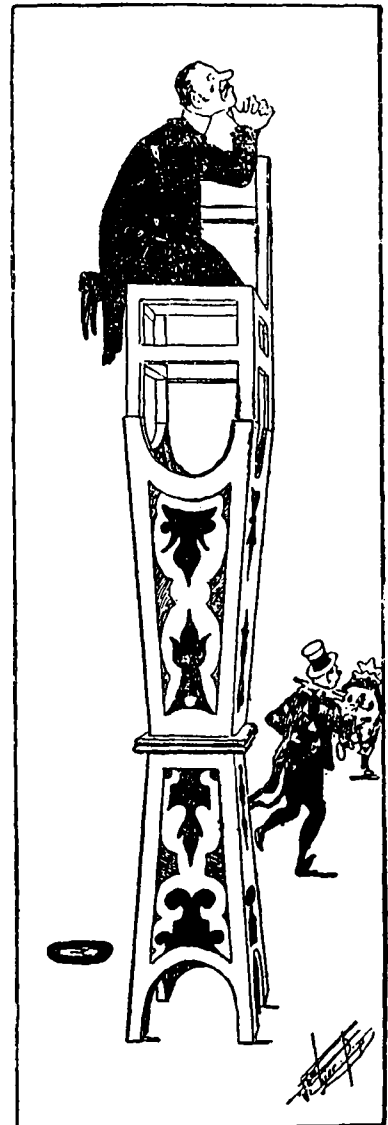
Aussi, l'administration nous amène d'excellentes troupes. Les "London Gaiety Girls" forment un brillant effectif. On trouve parmi elles de charmantes actrices, cantatrices et danseuses.

Comme danseuses, Mlles Lasalle et Veder n'ont pas d'égales.

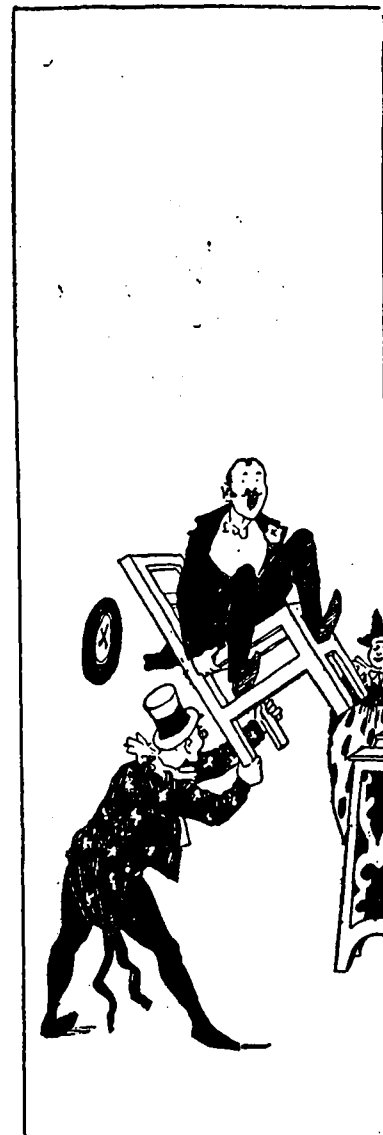
La représentation est d'ailleurs très variée. On compte le gymnaste manchot, Louis Beauvaris, les nègres inimitables, Keating et Flynn, et les sœurs O'Brien, dans leurs dangereux exercices au couteau.

Les spectateurs n'ont pas manqué d'applaudir.

La semaine prochaine : *La Compagnie Burlesque d'Henry*.



IV. — Bonsoir, monsieur ; ne remuez pas, ou vous êtes mort.



II. — Restez tranquille ; vous ne tomberez pas.

## L'EMPIRE DE LA VOLONTE SUR LES ESPRITS



I  
*La tante Colosse (Présidente du club des droits de la femme, arrivant en promenade).*  
—Vous ne me connaissez pas. Envoyez votre carrosse à la gare pour moi ! Je ne prends jamais de voiture, c'est trop efféminé. J'avais décidé de me rendre à pied, vous entendez.



II  
*Alfred arrivant du collège.* —Ma mère, je me suis permis d'amener un de mes amis. Il n'annonce pas grand'chose ; mais il est farceur comme tout.



III  
*D'ami, discutant les théories de tante Colosse.* —Mais, madame, à part l'inégalité entre l'homme et la femme au point de la force intellectuelle et corporelle, examinez donc toutes ses inaptitudes. Pourrait-elle être sergent de ville, par exemple ! Serait-elle capable de lutter contre une souris ?



IV  
*Alfred (le lendemain).* —Il me vient une idée. Pour confirmer ta thèse, enveloppe toi, ce soir, dans un drap blanc. Ce bois a déjà la réputation d'être hanté ; tu vas voir sauter la vieille tante.



V  
*Tante Colosse, lors de l'apparition.* —Oh ! oh ! revenant de malheur ! Je vais te montrer les bonnes manières. On ne dérange pas les gens à cette heure de la nuit.



VI  
—Tiens, viens sous la pompe. Tu connais plus le feu que l'eau dans l'autre monde, je suppose ; ça va te nettoyer de ta sorcellerie.





reté cristalline en cascade d'une roche peu élevée. Nous nous assimes auprès pour goûter un peu de fraîcheur et apaiser notre soif intense, en sirotant agréablement le vert breuvage chanté par Musset.

Le déjeuner suivit peu après. Je vous laisse à penser s'il fut accueilli avec enthousiasme.

Pour moi, l'air frais qui soufflait maintenant sous les arbres, succédant à la chaleur de la marche, avait redoublé mon envie de prendre à ce repas champêtre une part copieuse. En outre il y avait comme de la gaiété dans l'air et le Commandant me racontait ses aventures de sous-lieutenant avec une bonne humeur engageante.

Nous dévorions littéralement ; et le vin coulait à flots dans nos verres—suivant l'expression consacrée ; —les joyeux récits se succédaient, entremêlés de rires, qui nous secouaient et mettaient en joie jusqu'aux spahis, occupés à nous servir.

On en vint à parler des femmes arabes. Le Commandant en avant rencontré de vraiment belles, disait-il dans ses courses à travers le pays.

« En Algérie on ignore les femmes arabes, continuait-il. On ne voit que les laides d'entre elles et l'on généralise, en pensant qu'elles ne diffèrent pas, dans leur ensemble, de ces types particuliers qu'on rencontre, à toute heure, sur tous les chemins, dans l'esclavage des soins domestiques. »

Je hasardai, pour mon compte, que je n'avais jamais été à même d'apprécier qu'il en fût autrement, faute d'occasion sans doute.

« Qu'à cela ne tienne, me dit le commandant, je vais vous montrer un type d'une extrême beauté, non loin d'ici, que vous ne soupçonniez point rencontrer aujourd'hui. Venez, nous allons de ce pas prendre un *kaouah* chez Mokrani, chef du douar voisin, puisque notre déjeuner est fini.

Vers le nord, de l'autre côté du bois, la tente de Mokrani s'étendait sur une assez vaste superficie, assez éloignée des autres tentes du douar. On avait fait quelques préparatifs : des nattes et des tapis étaient, à notre intention, étendus à terre ; et, sur une petite table, incrustée de nacre, un plateau d'argent contenait de fines tasses, où l'un des domestiques ne tarda pas à nous servir un moka des plus parfumés.

Le commandant s'entretenait avec son hôte dans la langue indigène. Soudain je vis Mokrani faire un geste à ses domestiques, lesquels nous laissèrent aussitôt. Ensuite, il se leva et se dirigea lentement vers le fond de la tente séparée partie où nous nous trouvions, par un voile impénétrable. On entendit un chuchotement et un bruissement d'étoffes.

Mokrani s'avança vers nous, fier et majestueux, tenant par la main une ravissante enfant, à peine âgée de treize ans, qui baissa timidement les yeux à la vue des invités de son père.

Elle était extraordinairement belle, la petite Yamina et la légère rougeur qui courait sous ses joues, veloutait sa peau davantage. Son teint était cependant d'une pâleur d'opale, qui trahissait la délicatesse de sa nature. Ses yeux d'un bleu tendre, avaient la clarté profonde des ciels d'Algérie, après qu'une ondée a lavé l'atmosphère, et qu'un doux soleil a résolu les dernières traces des brumes de l'air.

Une bouche petite et purpurine, soulignait un

ENFANT A TOUT AGE



*Smith, (au cirque).—*On n'est jamais trop vieux pour le cirque, n'est-ce pas, Brown ?

*Brown.—*Pouah ! Je ne suis pas ici pour mon plaisir. Mais fallait bien accompagner l'enfant.

*Smith.—*C'est ton fils ?

*Brown.—*Non, pas celui-ci. Le mien est tombé malade quelques minutes avant le départ. Alors, je suis allé chercher l'enfant du voisin.

nez très-régulier de former, pareil à celui d'une vierge de Murillo. Des cheveux d'un blond doré, encadraient délicieusement l'ensemble de cette physionomie captivante.

Quelle délicieuse apparition, c'était sous cette fleur de la nature poussé en pleine terre sauvage et toute parée des dons de la plus suave beauté. J'en ai gardé le précieux souvenir, déjà lointain, comme d'un idéal de la charpente humaine et, parfois, je me suis pris à songer au sort de Yamina.

Pauvre Yamina, qu'est-elle devenue dans ce désert ? Sans doute elle a été la proie facile d'un indigène, qui a dû broyer, dans ses étreintes sauvages, son être frêle et délicat et qui l'a ensuite soumise aux plus durs travaux.....

Notre chasse du soir ne fut pas très heureuse. Pour moi l'image de la petite indigène, gravée dans mon esprit, m'empêcha d'y prendre quelque intérêt.

Le soir, à la nuit tombante, le commandant me tira de ma rêverie, en me demandant avec un sourire, si j'étais amoureux de la fille de Mokrani.

LOUIS GIRAUD.

Ripans Tabules purify the blood.

RIEN QUE DEUX DÉFAUTS

Un maquignon vient de vendre un cheval.

*L'acheteur.—* Voyons, maintenant que j'ai acheté votre cheval, dites-moi franchement quels sont ses défauts.

*Le maquignon.—* Il n'en a que deux. D'abord si vous le laissez libre dans le champ, vous aurez beaucoup de difficulté à le rattrapper, et une fois pris, il vous sera tout à fait inutile.

LES BONS MORTS

L'autre jour, en chemin de fer, j'ai eu la bonne fortune de me trouver en wagon avec une charmante jeune femme blonde, aux allures vives, mais décentes, qui, pendant un instant, a été pour moi une énigme vivante.

La dame ne bougeait pas et je ne pouvais décemment lui dire, comme le brigadier de Pandore :

—Il fait bien chaud pour la saison.

« Je l'ai dit : tout au contraire de Béranger, les femmes me font toujours rire, celles des autres, bien entendu ; cette fois je ne riais pas, j'étais fort dépité.

Cependant l'homme du train criait :

—Serquigny ! dix minutes d'arrêt ! les voyageurs pour Rouen et le Havre changent de voiture !

La dame paraissait anxieuse.

—Monsieur, me dit-elle tout à coup, sommes-nous loin de Lisieux ?

—Une dizaine de lieus, je crois, madame, répondis-je, en prenant mon air le plus aimable.

—Savez-vous, monsieur, si de la voie, on peut apercevoir le Val-Richer ?

—La propriété de M. Guizot ?

—Oui, monsieur.

—Je ne crois pas, madame.

—Ah ! quel malheur !

—Vous auriez voulu voir la demeure de cet illustre mort ?

—J'aurais donné tout au monde.

—C'est beaucoup.

—C'est vrai, mais j'aurais été vraiment heureuse.

—Vous le connaissiez ?

—Pas le moins du monde.

—Voulez-vous me permettre de m'étonner d'une admiration qui serait plus naturelle chez un homme politique ou un historien que chez une jeune femme.

—Mais je ne l'admire pas du tout.

—Ah !

—Au contraire, selon moi, M. Guizot a fait beaucoup de mal.

—Ah ! madame !

—Sans lui, la révolution de 1848 n'aurait pas eu lieu, et Louis-Philippe, ou son petit-fils tout au moins, serait sur le trône et nous aurions été bien plus tranquilles.

—Voulez-vous me permettre de vous dire que vous faites de la politique comme ce bon Joseph Prudhomme qui, vous le savez, prétendait que si Bonaparte n'avait pas eu d'ambition et qu'il fût resté simple lieutenant d'artillerie il serait encore sur le premier trône du monde ?

—Je ne vais pas si loin.

—A peu près.

—Puis M. Guizot, comme homme, ne me plaît pas ; on dit qu'il était austère.

—Oui, madame.

—Ce n'est pas gai ; puis ses ouvrages sont un peu très sérieux pour une femme.

—Je voudrais bien être indiscret. Permettez-moi de vous demander pourquoi, n'ayant pas de sympathie pour le célèbre mort, vous regrettez tant de ne pouvoir apercevoir sa demeure ?

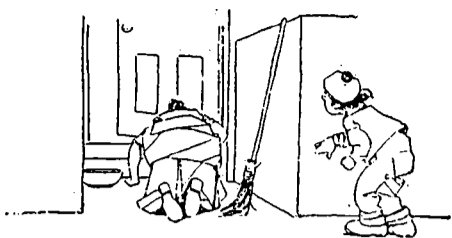
—Ah ! je vais vous dire, répondit la dame, c'est que M. Guizot a été un très bon mort.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



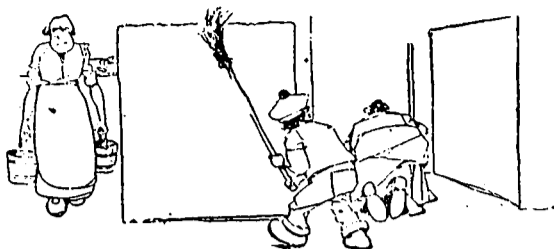
Comment une cantatrice s'identifie avec son art.

COUP MANQUÉ



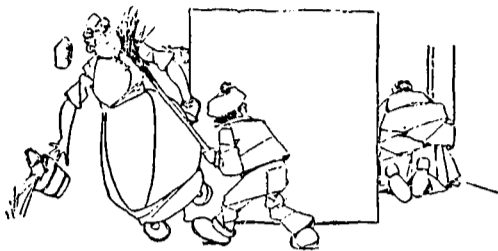
I

Le gamin. — La belle occasion de me venger !



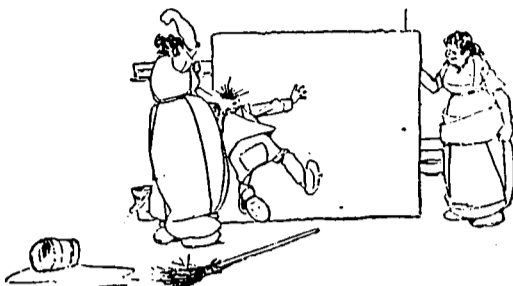
II

—Guette bien, ma poignonne.



III

—Une, deux, tr.....



IV

La maman. — Quatre, cinq, six !

De l'étonnement le plus sincère je passait à une espèce d'ahurissement. Ma voisine s'en aperçu, et continua en souriant :

—Oui, monsieur, un très bon mort, il nous a rapporté plus de mille francs.

—Ah ! c'est très gentil de sa part, répondis-je. Je me sentais devenir idiot.

—Mille francs, et peut-être plus aussi, mon mari était bien content.

—Ah ! votre mari était...

—Enchanté.

—Il y avait de quoi.

—Je crois bien, il y avait très longtemps que nous n'avions pas eu un bon mort.

—Ah !

—Oui, il y a des morts qui paraissent très bons et qui ne valent rien du tout.

—Tiens ! tiens ! tiens !

—C'est comme je vous le dis : ou ils meurent subitement, et alors on n'a pas le temps de les préparer ; ou ils mettent six mois à rendre le dernier soupir, et alors ils sont trop préparés et ne sont pas curieux du tout.

Je regardais ma voisine : son visage était calme, son regard limpide et doux, ses cheveux blonds brillaient sous un rayon de soleil. Elle était charmante ; rien de son maintien n'annonçait la folie ; je me reculai épouvanté, en me demandant quel pouvait être cet horrible ménage qui gagnait mille francs à préparer les morts de choix.

Une idée assez naturelle passa dans mon esprit.

—Votre mari est embaumeur ? m'écriai-je.

Et, dans l'intention de bien me poser dans l'esprit de la jolie voyageuse, j'ajoutai, non sans orgueil :

—J'ai eu l'honneur d'être présenté au Dr Grannat ; c'est un homme charmant.

La dame riait à se tordre, j'étais fort embarrassé.

—Je ris de votre erreur, me dit-elle lorsqu'il lui fut possible de parler ; j'en rirai longtemps.

—Ne vous gênez pas, je vous en prie.

J'aurais voulu être sous terre.

—Mon mari n'est pas du tout ce que vous croyez.

—Il n'y a pas de sot métier.

—Sans doute, et, à dire vrai, celui de mon mari ressemble assez à celui du Dr Grannat, dans un autre genre.

—Dans un autre genre.

—Oui, mon mari est nécrologiste.

—Je ne sais pas.

—Nécrologiste, c'est-à-dire embaumeur moral.

—Je sais encore moins.

—Mon Dieu, c'est bien simple. Vous avez dû remarquer que chaque fois qu'un homme illustre se laisse mourir, tous les journaux publient juste le jour de sa mort un article fort long sur lui. Le

lendemain, autre article ; le surlendemain, autre article. Le premier est l'article général, il dit sa naissance, sa jeunesse, sa famille, son entrée dans le monde politique, scientifique, artistique ou littéraire, la part qu'il prit à telle ou telle affaire, enfin comment il arriva à la célébrité et enfin sa maladie et sa mort.

—En effet. J'ai remarqué cela.

—Le lendemain paraît l'article anecdotique ; les bizarreries de l'homme, ses manies, ses bons mots, tout y est.

—C'est vrai.

—Enfin le troisième jour, avec les détails de son enterrement, paraît un article de haut goût où le mort est loué tour à tour et houspillé de même ; on y parle surtout de l'influence qu'il a exercée sur son temps, et l'article finit par quelques traits peu connus ; c'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Parfaitement.

—Ne vous êtes-vous jamais étonné de la rapidité avec laquelle ces articles ont été conçus et exécutés ?

—J'avoue que j'ai toujours considéré ça comme un vrai tour de force.

—Eh bien ! vous n'avez eu qu'à moitié raison ; c'est bien un tour, mais il n'est pas de force.

—Expliquez-vous !

—Mon Dieu, ces articles, qui vous paraissent les spécimens les plus complets de la facilité française, sont des impromptus faits à loisirs, comme ceux de Mascarille ; on les prépare des mois et des années à l'avance.

—Madame, je ne voudrais pas douter des paroles qui sortent d'une aussi jolie bouche que la vôtre, mais vous me permettez pourtant de me montrer un peu étonné.

—Ne vous gênez pas, je vous en prie.

—Comment peut-il se faire ?

—Tenez, j'aime mieux vous expliquer ça tout de suite ; je connais la partie.

Je vous l'ai dit, mon mari est nécrologiste. Voici comment on procède. C'est assez compliqué.

—Je le crois sans peine.

—Quand le dictionnaire Vapereau parut, mon mari comprit qu'il y avait là une mine à exploiter. Il prit toutes les illustrations qui avaient atteint la cinquantaine, et leur fit des dossiers qu'il eut soin de tenir au courant jour par jour.

—C'est très ingénieux.

—Chaque fois qu'un fait, un détail, un mot même, avait trait à l'une des illustrations en ordre ; et chaque fois qu'une maladie arrivait, il faisait en sorte que le dossier du malade fût à jour.

—Parfait ! parfait !

—Ainsi M. Guizot a été très complet, parce qu'il s'y était pris à plusieurs fois avant de quitter la terre ; c'est pour cela que je vous ai dit que c'était un bon mort.

—Ah ! très bien. Et quels sont les mauvais morts, je vous prie ?

—Mais ceux qui partent sans tambour ni trompette ; tenez M. Beulé, par exemple, qui est mort sans crier gare. Aussi n'a-t-il eu ses articles que huit jours après, parce que son dossier n'était pas à jour.

—C'est juste, et oserais-je vous demander à quel journal votre mari est attaché ?

—Mais à tous.

—Comment cela ?

—Sans doute, tous les articles nécrologiques sont de mon mari, il les varie suivant l'opinion des journaux. Ainsi il a fait quatre articles Guizot : l'un pour les journaux conservateurs, l'autre pour les journaux radicaux, le troisième pour les journaux sous-conservateurs, le quatrième pour les sous-radicaux.

—C'est très ingénieux.

—Il en a même fait un cinquième pour les journaux napoléoniens.

—Votre mari est-il le seul qui s'occupe de ce genre de travail ?

—Hélas ! non, il y a des gâte-métier ; mais aucun ne possède un cabinet aussi complet que celui de mon mari.

—Il doit gagner beaucoup d'argent ?

—S'il n'y avait pas de morte-saison.

—Vous avez toujours un petit courant.

—L'Académie française et l'Institut, mais il y en a de bien mauvais dans tout ça.

—Pourquoi ?

—Il y en a si peu de célèbres !

—C'est vrai, je n'avais pas songé à cela.

—Sans compter qu'il y en a beaucoup qui ne sont pas sympathiques ; et puis nous n'avons pas de chance. Tenez, voici Bazaine ; il aurait dû se rompre le cou cent fois pour une ; eh bien, non, il s'en tire.

—Oserais-je vous demander si c'est votre mari qui a inventé cette profession ?

—Pas tout à fait ; le véritable inventeur, l'ini-

PAS L'ARTICLE



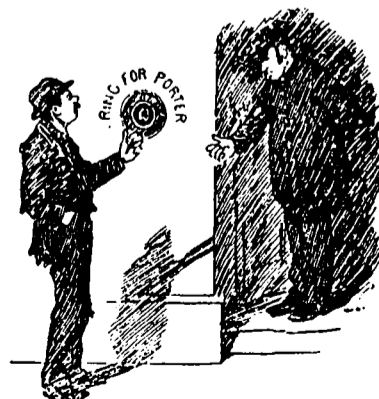
I

Guysse. — Ring for porter !  
(Ça veut dire : sonnez pour avoir du porter.)



II

—Mais ça me va.



III

Le portier de l'hôtel. — Qu'est-ce qu'il y a à votre service ?  
Guysse. — De ce porter-là, avec un petit couteau dedans, s'il vous plaît.

tiateur, comme dit M. de Foy, ce fut Jules Lecomte, le chroniqueur. Quand Rachel fut envoyée à Cannes par les médecins, parce qu'elle avait un poumon offensé, il pensa qu'elle n'en reviendrait pas, et il prépara son "article". Le midi de la France n'ayant rien fait, on envoya la grande tragédienne en Egypte. Jules Lecomte perfectionna. Enfin elle mourut. Ayant appris sa mort un des premiers, il porta son article au *Figaro*, qui n'était alors qu'un petit journal. M. de Villemessant comprit; il n'est pas long à comprendre, celui-là, il gratta ses tiroirs et donna cinq cents francs à Lecomte.

Jouvin dit à Murger :

"—Mon beau-père est devenu fou."

Et Villemot, qui ne gagnait que cent francs par mois au *Figaro*, s'écria :

"—Ce Jules Lecomte, quelle canaille !"

Le *Figaro* tira à vingt mille; personne ne voulait croire à un pareil succès. Mon mari qui était l'ami du père Brégrand, le portier du *Figaro*, apprit par lui l'histoire et pensa qu'il y avait quelque chose à faire; il quitta la quincaillerie, elle ne lui offrait que des horizons bornés, et il commença son cabinet, qui, aujourd'hui, a une valeur réelle.

—Je vous crois sans peine; et avez-vous en vue quelque bon mort ?

—Trois ou quatre; mais, vous savez, avec ces gens-là, on ne sait sur quoi compter; les grands hommes sont si bizarres !

—Le génie a ses prérogatives.

—Je ne dis pas, mais c'est ennuyeux.

Nous arrivions à Trouville; la dame fit ses préparatifs, elle prit son sac, son en-tout-cas, sa couverture de voyage et son manteau, qu'elle regarda avec mépris; puis après avoir réfléchi un instant, et se méprenant sur la direction de mon regard, elle me dit en souriant :

—Vous regardez mon *waterproof*. Ah ! si M. Thiers n'était pas si entêté, cet hiver j'aurai une pelisse en fourrure !

Elle a fini par avoir sa pelisse.

JULES NORIAC.

### SYBILLES "FIN-DE-SIÈCLE"

La tireuse de cartes de Lorient, dont la presse a relaté tout récemment les exploits, met à l'ordre du jour de la chronique la corporation des marchandes de prédictions.

Nous ne nous attaquerons pas à l'histoire de la cartomancie, de la chiromancie et autres sciences à prétentions occultes...

Nous nous bornerons à mettre en parallèle les "tireuses de cartes" de jadis et celles d'aujourd'hui : les sybilles "fin-de-siècle".

Il fut un temps, qui n'est pas encore très éloigné, où toute chiromancienne se croyait obligée de jouer à la sorcière, pour frapper plus fortement et plus sûrement l'esprit de sa clientèle.

Il y a quelque vingt ans, dans une petite rue

### ILLUSION D'OPTIQUE



N'allez pas croire que cette jeune mariée veut porter les culottes. Elle est tout simplement à recommander le pantalon de son mari.

### ACCIDENT DANS L'ARSENAL



Sambo. — Tu ne viens pas au club, ce soir ?  
Oncle Tom. — Je ne peux pas, mon rasoir est ébréché.  
Sambo. — Comment ça ?  
Oncle Tom. — Je voudrais connaître l'animal qui a mis du sable dans mon savon.

des Moulins avant que l'avenue de l'Opéra vint sale et puante, comme il en existait sur la butte apporter à ce quartier nivellement et assainissement, — en une maison digne de la rue, en un appartement sombre auquel on arrivait par l'ascension de trois étages d'un escalier noir, aux marches inégales, à la rampe visqueuse, demeurait Mme Dolorès, "chiromancienne, élève de Mlle Lenormand".

Dolorès ! Cela vous avait, de prime abord, un parfum de romance espagnole... Cela vous faisait rêver, de sombres prunelles caressantes, de cheveux noirs avec une rose dedans, de basquine, de jupe rose, de castagnettes et de fandango.

Hélas ! quand, déjà défrisé par l'aspect de l'immeuble et la saleté de l'escalier, on avait franchi la porte, les parfums imaginaires faisaient place à un horrible relent de graillon, et, lorsque Mme Dolorès apparaissait, adieu les rêves romantiques !

Au lieu de prunelles de velour noir, des yeux gris éraillés; au lieu de bandeaux semblables à des ailes de corbeau, une ébouriffée tignasse grisonnante; au lieu du fin corselet et de la jupe andalouse, un caraco et un cotillon rapiécés. Sur la tête, une capeline de couleur indéfinissable.

Comme accessoire obligé d'un ameublement hétéroclite, un corbeau empaillé, au plumage entamé par les mites.

Entre deux prises, qui mettaient à ses larges narines une épaisseur brune par instants filtrante, Mme Dolorès prenait des airs inspirés et, tout en murmurant un jargon où revenaient, comme en une litanie, les noms d'Eloim, de Jehovam, de Salamandros et du grand Eteilla, entrecoupés du fautique Abracadabra, elle étalait ses cartes sur un tapis où plus d'un miroton avait laissé de larges taches graisseuses.

Si l'on y mettait le prix, tout y passait : cartes, chiromancie, blanc d'œuf, marc de café...

Délesté de votre argent, plein de crainte ou d'espoir, vous redescendiez le sombre escalier, tandis que Mme Dolorès ajoutait votre tribut à la pelote déjà rondelette qui lui permet, maintenant — car elle est encore de ce monde : coquette petite vieille aux cheveux tout blancs — de vivre en rentière calée, aux environs d'Ecouen.

Elle ne connaît plus les cartes que pour faire son petit bésigue, les soirs d'hiver, avec de vieux amis.

Aujourd'hui :

Dans un immeuble cossu du quartier Notre-Dame-de-Lorette, premier étage au-dessus de l'entresol. Sur une plaque de cuivre, brillante comme de l'or : *Madame Faria*.

Ding !... — Au coup de timbre apparaît une accorte soubrette, qui vous introduit dans un sa-

lon où déjà plusieurs personnes attendent. — Un vrai salon de médecin ou de chirurgien-dentiste.

Votre tour est venue. Une portière se soulève sous l'effort d'un bras nu émergeant de la large manche pagode d'un peignoir de peluche rose, agrémenté d'un "flot" de dentelle.

La portière retombe derrière vous. La porte est close. Vous êtes assis. La Pythonisse est sur son trépid... un fauteuil confortable dans lequel, avec une aisance et des grâces de femme du monde, elle s'allonge.

Comme chez Mme Dolorès, commence le défilé des cartes, de la chiromancie, du marc de café, etc.

Mme Faria ne prends pas, elle, des allures de prophétesse. Bien moderne, elle se montre pratique avant tout, nette en ses discours, précise en ses affirmations.

A vous "d'aller voir s'ils viennent"...

Pour un louis vous avez le *grand jeu*. Est-ce trop payer la certitude que vous avez acquise — grâce à la double intervention de la dame de cœur et de l'as de trèfle — de réussir en toutes vos entreprises d'amour et d'argent ?...

A ces consultations verbales, Mme Faria joint un autre moyen : la correspondance.

Si les fidèles pouvaient assister à cette commerciale cuisine, il faudrait qu'ils eussent la foi à l'âme pour ne pas devenir sceptiques...

"Madame — dit une lettre — j'ai vingt ans. J'aime et je suis aimé. Pour que l'on m'aime toujours, pour que toujours l'on me reste fidèle, que dois-je faire ?"

A toutes lettres de cette nature, réponse uniforme :

"Porter sur votre corps, à tout instant de jour et de nuit, les sachets que je vous envoie en même temps que la présente. — C'est cinq francs par sachet."

Et, dans de petites pochette qui, sans scrupule, affectent des formes de scapulaires, une graine odorante quelconque remplit l'office de miraculeux porte-bonheur.

Ne croyez pas que le sexe faible ait seul recours à ces sortilèges.

Il y a, dans le monde des affaires, plus d'un spéculateur superstitieux qui vient prendre ses inspirations chez Mme Faria... Or, comme il n'est rien de tel, pour inspirer confiance, qu'une parole de hasard dite avec aplomb, il arrive que la chance corrobore le présage. Alors, la générosité du client de la munificence.

Si, au contraire, l'oracle ne s'est pas vérifié, cela s'explique avec une facilité merveilleuse : caprice du destin.

Mme Faria a un système : ne jamais prédire de malheur, prodiguer l'espérance.

Quelle reconnaissance ils lui devraient, les acheteurs de chimères, si, au réveil d'un rêve longtemps caressé, il n'y avait la crueille, la douloureuse, l'horrible désillusion !

### SUCÈS MÉDICAL



Firmin. — Oui, un instant, je me suis cru empoisonné et le médecin est venu avec sa pompe d'estomac.  
Joseph. — Et a-t-il arraché quelque chose ?  
Firmin. — Oui, cinq piastres.

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

## XXVI. — MARGUERITE ET MINA.

(Suite)

—Tu souffres!... mais d'où souffres-tu?  
 —Je ne sais... de la tête, je crois...  
 —Marguerite... Marguerite... ne m'aimes-tu donc plus?... ne suis-je plus ta sœur chérie, et n'ai-je pas le droit de protéger les peines?  
 —Encore une fois,—répondit Marguerite avec un peu d'irritation et d'impatience,—je te répète que je n'ai ni chagrin ni peines... je te répète que je ne te cache rien et que ton insistance me blesse et me fatigue...  
 La pauvre Mina n'ajouta pas un mot. Elle se laissa tomber sur un siège, cacha son visage dans ses deux petites mains et se mit à pleurer silencieusement.  
 Malgré le trouble de ses pensées, Marguerite s'aperçut bientôt de cette douleur muette et profonde.  
 Une révolution se fit dans son cœur. Elle comprit combien elle venait d'être dure et injuste envers cette chère enfant qui l'aimait.  
 Elle courut à elle, elle releva sa jolie tête blonde, elle essuya ses larmes avec des baisers, en balbutiant :  
 —Oh! bonne Mina, chère petite sœur... pardonne-moi, pardonne-moi... Je ne sais, ce soir, ni ce que je dis, ni ce que je fais, je suis comme folle... mais c'est que... vois-tu... Je souffre, je souffre horriblement...  
 Et cachant son visage, inondé des flots de ses beaux cheveux bruns, dans le sein palpitant de Mina, elle se mit, à son tour, à pleurer amèrement. Pendant quelques minutes, dans cette petite chambre, dans ce nid virginal si frais et si parfumé, on n'entendit que le bruit de ses sanglots convulsifs.  
 Peu à peu ces sanglots s'éteignirent. Les larmes de Marguerite se séchèrent sur ses joues brûlantes, son front se releva, elle se mit à rire, d'un rire nerveux et saccadé, et elle dit :  
 —En vérité, mon Dieu, je crois que je deviens folle! Pourquoi pleurer ainsi que je viens de le faire, je te le demande un peu, car, enfin, ne suis-je pas la jeune fille la plus heureuse que je connaisse?  
 Ces paroles furent prononcées d'un ton si bizarre et d'une voix tellement étrange, que Mina s'écria :  
 —Marguerite! Marguerite! tu me fais peur en parlant ainsi? j'aime mieux tes larmes que ce rire!  
 Marguerite ne répondit pas. Elle alla à la fenêtre, qu'elle ouvrit.  
 —Y a-t-il donc de l'orage dans l'air?—demanda-t-elle. J'ai la tête lourde et brûlante, et ce que j'éprouve est étrange!  
 En ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge du château. C'était, on s'en souvient, l'heure du rendez-vous de Marguerite avec le faux Hector de Navailles.  
 La jeune fille tressaillit et porta la main à son front.  
 —Déjà! murmura-t-elle.  
 Et elle se dirigea vers la porte.  
 —Où vas-tu?—demanda Mina d'une voix suppliante.  
 —Je sors.  
 —Mais où vas-tu? où vas-tu donc?  
 —Dans le parc. J'ai besoin de respirer un peu le grand air. Cela, je crois, me calmera et me fera du bien...  
 —Sortir ainsi! ma sœur, il est bien tard!  
 —Dix heures à peine, et, d'ailleurs, quel danger peut-il y avoir?  
 —Je ne sais, mais j'ai peur...  
 —Enfant!  
 —Au moins, veux-tu que je t'accompagne?  
 —Non.  
 —Pourquoi donc, ma sœur?  
 —Je préfère être seule. Dans un instant, je vais rentrer.  
 —Est-ce sûr?  
 —Mais sans doute...  
 —Et alors, tu me diras pourquoi tu pleures et pourquoi tu souffres?  
 —Je te le promets.  
 —Va donc... mais reviens vite, car, je ne sais pourquoi, mais jusqu'à ton retour je vais mourir d'inquiétude...  
 —Enfant!—répéta Marguerite.  
 Elle mit un dernier baiser sur le front de Mina, et, libre enfin, s'élança hors de la chambre.

A peine la porte de la chambre des deux jeunes filles venait-elle de se refermer sur Marguerite, que Mina courut à la fenêtre. Elle vit sa sœur sortir du château et se diriger vers l'intérieur du parc, d'un pas rapide, mais inégal.

Pendant quelques minutes, la robe blanche de Marguerite trancha comme un brouillard vaporeux sur la sombre verdure du gazon et des massifs. Puis, cette vision à peine distincte s'effaça peu à peu dans les ténèbres et finit par disparaître derrière un massif d'orbustes.

Alors, une sorte de désespoir instinctif s'empara du cœur et de la pensée de Mina. Il lui sembla qu'un malheur irréparable venait de s'accomplir, sans, toutefois, se rendre compte à elle-même de ce que pouvait être ce malheur. Elle se reprocha amèrement de n'avoir point tenté d'assez grands efforts pour empêcher Marguerite de sortir, ou, au moins, de ne l'avoir point suivie malgré sa volonté expresse.

Mais il était trop tard! Marguerite, nous le répétons, avait disparu, et comment la retrouver au milieu des mille détours du parc et dans l'obscurité.

Mina essaya de se démontrer que ses terreurs étaient folles et chimériques, et ne reposaient sur rien de sérieux.

Mais ses raisonnements échouaient contre cette angoisse vague, contre ce pressentiment funeste qui lui serrait le cœur.

—Elle va revenir... —s'efforçait-elle de se dire, — elle va revenir... dans un instant elle sera ici!

Mais la voix intérieure lui répondait obstinément:—Vain espoir! Marguerite ne reviendra pas!

Cependant elle attendait. Elle attendait, brisée, fiévreuse, les tempes baignées d'une ardente sueur. Ses regards, fixés sans cesse vers ce point ténébreux où la robe blanche de sa sœur avait disparu, s'efforçaient de percer l'impenétrable obscurité.

Par instants, il lui semblait apercevoir une forme indistincte... Alors une joie surhumaine faisait battre son cœur à briser sa poitrine.

Mais ces espoirs ne duraient qu'une seconde.

A chaque bruit qu'elle entendait ou qu'elle croyait entendre, elle tressaillait, et un tremblement convulsif s'emparait de tous ses membres. Mais le bruit s'éteignait... et ce n'était pas Marguerite.

Un temps bien long s'écoula ainsi. Vingt fois Mina fut au moment de quitter sa chambre, de courir auprès du baron et de verser dans son sein ses dévorantes inquiétudes. Mais, chaque fois, elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas douter que Marguerite lui cachât quelque chose.

Malgré sa candeur enfantine et virginale, un vague instinct de jeune fille lui révélait qu'il devait y avoir là-dessous un secret d'amour. La pensée de trahir ce secret l'épouvantait.

Des minutes, des quarts d'heure, presque des heures se passèrent ainsi.

Enfin le supplice devint trop cruel pour être plus longtemps tolérable; Mina sentit qu'elle allait mourir ou devenir folle. Elle saisit une bougie, et elle quitta la petite chambre qui lui semblait, en ce moment, lugubre comme un tombeau. Elle descendit chez son père. Réginald n'était point couché. Assis auprès d'une grande table d'ébène à pieds contournés, son coude appuyé sur cette table et son front reposant sur sa main, il repassait dans son esprit les terribles révélations de Van Goët, et il contemplait l'avenir avec épouvante.

Mina frappa à la porte.

En entendant ce bruit inattendu, Réginald tressaillit et releva la tête.

—Entrez!—dit-il.

Mina franchit le seuil.

Réginald pâlit en la voyant si pâle.

—Mon Dieu!—balbutia-t-il d'une voix émue et en pressentant un malheur,—qu'y a-t-il? Où est Marguerite?  
 La pensée de ce pauvre père alla droit à l'enfant qu'il ne voyait pas.

En quelques mots entrecoupés, Mina lui raconta tout.

Réginald poussa un cri sourd et agita violemment le cordon des sonnettes qui pouvaient réveiller les domestiques.

Au bout de quelques secondes, tout le monde était sur pied dans le château.

Nous savons le reste.

Nous avons quitté Denis au moment où il venait d'arriver, avec Roncevaux blessé, à l'entrée de la grotte perdue dans les bois. A peine les deux chevaux venaient-ils de s'arrêter, que Roncevaux perdit complètement connaissance pour la seconde fois.

—Mon Dieu, capitaine,—demanda la sentinelle en le voyant glisser de la selle et tomber lourdement sur le gazon de la clairière,—qu'a donc le lieutenant?

—Il est blessé à l'épaule,—répliqua Denis;—qu'on le relève et qu'on panse avec soin sa blessure, qui d'ailleurs n'offre, je le crois, aucune gravité, quoiqu'elle soit très-douloureuse...  
 —

Mais presque aussitôt il ajouta :

—Que fait la prisonnière ?

—Elle pleure, capitaine, et se débat autant que le lui permettent les liens dont nous avons été obligés de la charger. . . .

—Comment !—s'écria Denis,—vous l'avez attachée !

—Hélas, oui, capitaine, puisqu'il le fallait ! . . . mais avec toutes sortes d'égards ! . . . seulement nous avons été obligés de serrer un peu fort. . . .

Denis frappa du pied la terre, mais ne répondit pas.

—Avez-vous là une corde ? —demanda-t-il au bout d'un instant.

—Nous en avons toujours, capitaine. . . .

—Allez la chercher et apportez-la ici.

—A l'instant, capitaine.

La sentinelle s'éloigna, et revint au bout d'un instant avec un bout de corde d'une fort raisonnable longueur.

—Capitaine,—dit-il,—voilà l'objet.

—Bien. Vous allez m'attacher les mains derrière le dos.

—Comment avez-vous dit, capitaine ?—s'écria le bandit qui pensait avoir mal entendu.

Denis répéta son ordre.

Le chevalier du poignard obéit aussitôt, mais sans s'expliquer l'étrange caprice de son chef.

—Dites à Herrmann de venir me parler,—reprit Denis quand l'opération fut faite.

Herrmann commandait en troisième et remplissait les fonctions de lieutenant quand Roncevaux faisait celles de capitaine. Il accourut.

—Herrmann,—lui dit notre héros,—vous allez me conduire auprès de la prisonnière, dont vous détacherez les liens, puis vous nous laisserez seuls ensemble pendant cinq minutes, vous m'entendez ? Au bout de ce temps, vous viendrez me reprendre, et je vous donnerai mes ordres.

—Ce sera fait, capitaine.

—En présence de mademoiselle de Kergen, vous me traiterez comme si j'étais votre prisonnier. . . avec quelques égards, cependant mais que votre politesse soit rude et comme contrainte.

Herrmann s'inclina en signe d'adhésion.

—Allons. . . —fit Denis.

Quelques secondes de marche suffirent pour amener nos deux personnages à l'entrée d'une grotte spacieuse, pratiquée par la nature dans un amoncellement de rochers, assez semblables à ceux qui ne sont pas une des moins pittoresques beautés de la forêt de Fontainebleau. L'issue de cette grotte était presque entièrement masquée par les pousses vigoureuses de jeunes arbres et par un épais rideau de plantes gigantesques.

Denis et Herrmann entrèrent.

Sous les voûtes de la grotte, l'obscurité était plus profonde encore que dans la forêt ; l'œil ne pouvait donc rien distinguer, mais on entendait le bruit de gémissements étouffés et plaintifs.

C'étaient les sanglots de Marguerite, comprimés par le bâillon qui couvrait sa bouche et une partie de son visage.

La jeune fille assise, ou plutôt à demi couchée sur un gros tas de mousse et de fenilles sèches, n'avait pas cessé de pleurer amèrement depuis qu'elle s'était vue séparée violemment de Raoul de Navailles et livrée aux mains des bandits.

Denis, on s'en souvient, accablé en apparence par le nombre, et vaincu, avait été renversé en sa présence et garroté étroitement.

Elle ignorait si, dans cette lutte désespérée, il n'avait pas reçu quelque blessure grave et peut-être mortelle. Son inquiétude en était doublée, et elle pleurait sur lui aussi bien que sur elle-même.

Une heure auparavant, elle avait trouvé moyen de desserrer les nœuds qui retenaient une de ses mains. Cette main, une fois libre, avait dérangé son bâillon et appelé à son secours, de toute la force de son épouvante et de son désespoir. Mais cet appel suprême n'avait eu d'autre résultat que de donner l'éveil aux bandits. L'un d'eux, nous le savons déjà, avait pris soin d'attacher plus solidement et plus étroitement les liens qui chargeaient la prisonnière.

#### XXVIII. — DENIS ET MARGUERITE.

Voilà où en étaient les choses au moment où Denis et Herrmann entrèrent dans la grotte.

Herrmann s'approcha de la prisonnière.

—Mademoiselle,—lui dit-il,—je viens vous affirmer de nouveau que nous n'avons aucune mauvaise intention à votre égard, et la preuve, c'est que nous ne refusons point de vous laisser communiquer avec votre compagnon de captivité (captivité passagère, du reste). . . . Nous espérons que sa présence vous consolera mieux que tout ce que je pourrais ajouter.

En entendant ces paroles qui lui rendaient la vie et l'espoir, Marguerite fit un effort pour se soulever, mais ne put en venir à bout.

Herrmann desserra les liens qui la retenaient captive, et dénoua le mouchoir qui lui servait de bâillon.

—Où est-il ?—s'écria vivement Marguerite, profitant ainsi de la parole qui lui était rendue.

—Le voilà,—répondit Herrmann en poussant Denis par les épaules,—vous pouvez rester ensemble pendant quelques instants ; seulement, et c'est un bon avis que je vous donne, ne cherchez à fuir ni l'un ni l'autre. . . . nos sentinelles sont vigilantes, et vous perdriez, par une tentative d'évasion, tout droit à cette bienveillance dont nous vous donnons une preuve.

Ceci dit, Herrmann tourna sur ses talons et sortit de la grotte, laissant Denis et Marguerite en face l'un de l'autre.

Marguerite, dont les yeux, accoutumés déjà à l'obscurité, apercevaient un homme debout en face d'elle, mais ne pouvaient distinguer les traits de cet homme, brûlait d'entendre la voix de celui qu'elle aimait, afin de voir son espérance se changer en certitude.

—Raoul, murmura-t-elle, est-ce vous ? est-ce bien vous ?

—Oui,—répondit le jeune homme d'une voix basse et profondément émue,—c'est bien moi, qui suis prêt à mourir pour vous, et qui tremblais de ne plus vous revoir.

—Ah !—répliqua Marguerite avec expansion,—puisque vous êtes auprès de moi, il me semble que je n'ai plus peur !

—Et vous avez raison, car, après vous avoir perdue, je vous sauverai, je le jure !

Après un silence, Raoul ajouta :

—Combien je voudrais pouvoir presser vos mains chéries dans les miennes ! mais, hélas ! mes mains sont attachées !

—Comme les miennes. . . —balbutia Marguerite ;—il n'y a qu'un instant encore que leurs cordes me meurtrissaient cruellement.

—Pauvre chère bien-aimée, ces misérables payeront ces souffrances au prix de leur vie !

—Oh ! ne parlez pas de vengeance !—s'écria Marguerite,—à quoi bon se venger ? . . . Dites-moi seulement, Raoul, savez-vous quels sont ces hommes ?

—Ils appartiennent, je n'en puis douter, à cette troupe de bandits qui désolent cette partie de l'Allemagne.

—Mais, comment se fait-il qu'ils se soient trouvés là, ce soir, pour nous surprendre ?

—Leur intention, à coup sûr, était d'attaquer et de piller cette nuit le château de Kergen, ils attendaient l'heure favorable.

—Mais alors, pourquoi se sont-ils emparés de nous et semblent-ils avoir renoncé à leur horrible projet de pillage et peut-être de meurtre ?

—C'est bien simple !

—Comment cela ?

—Ils savent que vous êtes l'une des filles du baron Réginald de Kergen, ils n'ignorent point sans doute que je suis gentilhomme et riche ; ils comptent, et non sans raison, tirer de vous et de moi une rançon bien supérieure à ce qu'auraient pu leur rapporter le brigandage et l'incendie.

—Vous avez raison, Raoul ! Pour ravoir sa chère Marguerite et pour vous racheter vous-même, mon père donnera de grand cœur sa fortune entière, s'il le faut.

—Oh !—répondit le jeune homme, on ne lui demandera pas tout, et quant à ce qui me concerne, je vous le répète, je suis riche.

—Mais en attendant que ces rançons soient payées, que pensez-vous que ces hommes se proposent de faire de nous ?

—Je l'ignore. Cependant, il me paraît vraisemblable qu'ils vont nous conduire dans quelque retraite introuvable, dans l'un de ces antres où ils se cachent comme des bêtes fauves, quand ils ne trouvent pas de crimes à commettre.

(A continuer.)

La *Térébenthine* est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Lavolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût.  
*Dose.*—Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B.—Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : "Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette."  
En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.

LA CLOCHE REBELLE

La cloche frappa l'air de ses funèbres coups.  
VICTOR HUGO.

Il y avait, au moyen âge, et plus récemment encore en Lorraine, des fondeurs de cloches réputés pour leurs œuvres; la tradition veut qu'ils travaillaient mieux que nulle part ailleurs. Le chef de la famille émigrerait pour un temps plus ou moins long avec ses fils; ils allaient, de diocèse en diocèse, de hameau en hameau, cherchant à connaître les dons faits par les châtelains, ou les quêtes prescrites par les évêques, offrant leurs services là où ils savaient qu'une cloche devait être fondue. C'était une industrie tout comme une autre, soumise aux us et coutumes des siècles passés. Les fondeurs se considéraient même plus privilégiés que leurs camarades des autres métiers, à cause de leurs relations avec la gent autocrates; les vieux préjugés dont le peuple est encore trop imbu leur donnaient un peu de latitude—de cette latitude si parcimonieusement mesurée,—voyageant par toute la France, exerçant leur profession comme ils pouvaient. Leurs outils étaient peu nombreux: ils creusaient la fosse dans laquelle devait se couler le bronze près de l'église, et le travail se faisait tant bien que mal.

Or donc, il y a très longtemps, une famille de fondeurs s'en vint camper au village de Lusey.

Au temps où se passe le récit suivant, ce village était d'une tristesse morne; une épidémie ayant décimé ses habitants, pour éviter le retour du fléau, la châtelaine fit un legs important à l'église. Ce legs consistait en marcs de vieil argent, qui devaient servir à fondre une cloche.

Des réjouissances furent données en l'honneur de cette fameuse cloche; la châtelaine en qualité de marraine, composa elle-même les inscriptions diverses qui devaient y être gravées et le jour fixé pour la fonte, pas un habitant ne manqua d'assister à la cérémonie.

\*\*\*

Pendant que la châtelaine se montrait si généreuse, le seigneur de Lusey, guerroyait dans le midi contre les sectes religieuses révoltées; il faisait à la tête de sa troupe, force prouesses pour le roi, usant de représailles et oubliant le pardon. Cette croisade eut cela de bon pour le pays, que pendant un long temps, le gibet, silhouette sinistre, demeura veuf de victimes. D'un autre côté, l'austérité voulue de la châtelaine, son aspect un peu sévère éloignaient du manoir les trouvères qui sillonnaient les campagnes à cet époque; et cependant il faut bien dire qu'elle aimait la "gaie science".

Le fondeur se mit à l'œuvre et la cloche hissée sur une charpente massive devint l'admiration de tous les habitants. On mit plusieurs jours pour la fixer dans le clocher percé de baies dont on admire encore l'aiguille légère et ajourée. Le son était franc et argentin; ses notes claires avaient un écho très net dans le vallon et les noires chevauchées des alentours s'arrêtaient quand elles retentissaient, joyeuses. Le serf avait plus d'aisance à s'éloigner de sa cabane rappelé par la voix d'Enguerrande. (On avait ainsi appelé la cloche, du nom de sa marraine).

Mais un étonnement bien grand se produisit quand la châtelaine donna l'ordre, pour la première fois, de mettre la cloche en branle. Autant le son avait été clair, autant il était sourd: c'était dans le soir timide de mai, comme une voix réveuse, qui disait des choses à peine distinctes, re-

foulées; on eût dit la voix d'une conscience qui reproche les fautes commises, un sombre écho qui se voile affreusement.

Les gens de la contrée crurent qu'un malheur allait de nouveau s'abattre sur eux; ils y étaient tellement sujets! De son côté, la châtelaine était accablée par cette voix—menace d'un châtement!—et un beau jour elle fit comparaître devant elle le fondeur. Elle lui dit sa déception amère, violente; et l'accusa nettement d'avoir détourné des marcs de vieil argent lors de la fonte de la cloche. Le vieux fondeur protesta de son innocence, assurant qu'il avait mis tous les marcs dans le creuset.

Pendant longtemps on n'entendit plus la cloche quand la nouvelle de l'arrivée soudaine du seigneur au manoir se répandit. Il fallait en signe d'allégresse sonner à toute volée. On se porta donc à la rencontre du seigneur pendant qu'un son voilé, brisé, affaibli, se répandait et partout causait l'effroi.

Quel contraste! Quelle note discordante que celle de la cloche neuve parmi les cris de la foule!

Le châtelain, superstitieux, pour qui toute entrave en ses projets était un avertissement, congut, dès le moment où il connut l'histoire de la cloche rebelle, de terribles soupçons. On raconte qu'il s'enferma longtemps dans la vieille chapelle du manoir et qu'à l'heure de minuit, il psalmodiait avec l'aumônier.

\* \* \*

On vit, par un beau matin d'été ensoleillé, des gens traîner un homme garroté vers le gibet. C'était un jeune page habile à dire les paroles d'amour et à tourner les rondeaux. Et la cloche, fit entendre un clair son argentin lorsqu'on descendit dans les froids caveaux de la seigneuriale demeure le corps de la châtelaine Enguerrande de Lusey.

JEHAN LANTY.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES.  
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

**HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS**  
Magnifique feuilleton à bon marché  
10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton  
à sensation,  
"Le Remords d'un Ange"  
que La Presse a publié, contenant 88  
pages grand format

**SE VEND 10 CENTS SEULEMENT**  
— Franc de port —  
AU BUREAU DE  
La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 5 DECEMBRE  
Après-midi et soir.)

La Grande Compagnie de Variétés  
"LONDON GAITY GIRLS"

30 - Artistes - 30

Il faut rire et s'amuser quand même

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

La Compagnie Burlesque d'HENRY.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GERANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 5 DECEMBRE,  
matinée spéciale Jeudi et Samedi.

Superbe Production du Grand Mélodrame  
à effet Scénique de

WALTER SANFORD

"The Struggle of Life"

DÉCORS DE THÉÂTRE MERVEILLEUX

VOYEZ

La Batterie du Parc en Hiver, avec vue de la Statue de la Liberté et du Port de New-York, au clair de la lune. La Glissade de Rutgers dans une Tempête de Neige avec vue d'embarquement sur la Rivière de l'Est. Extérieur de la Cathédrale St-Patrick avec vue illuminée de la Cinquième Avenue. La salle de danse Typique de la rue Water. Peinture réaliste de certains Quartiers de New-York. La Trappe de la Mort dans la Cellule Déserte. La Délivrance des Égouts de la Grande Ville.

Nous amenons nos Magnifiques Décors de Scène.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

Semaine prochaine : EVA MONTFORT.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrivez pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**A. LEOPRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHERRBROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct.



REMEDS NATUREL POUR LES  
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hystérie,  
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypocondrie, Mélancolie, Inébrété,  
Insomnie, Etourdissement,  
Faiblesse du Cerveau et  
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.  
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la  
**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Demi Million distribué



### LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er Janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*John A. Ench*

*Mrs. Mabel*

Commissionaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOEN, Président Union National Bank.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue St-Denis.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —  
TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,

MARDI, 13 DECEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$150,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$150,000, soit.....	\$150,000
1 PRIX DE \$40,000, soit.....	\$40,000
1 PRIX DE 20,000, soit.....	20,000
1 PRIX DE 10,000, soit.....	10,000
2 PRIX DE 5,000, soit.....	10,000
5 PRIX DE 2,000, soit.....	10,000
25 PRIX DE 600, soit.....	15,000
100 PRIX DE 400, soit.....	40,000
200 PRIX DE 200, soit.....	40,000
300 PRIX DE 120, soit.....	36,000
500 PRIX DE 80, soit.....	40,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000
100 PRIX DE 120, soit.....	12,000
100 PRIX DE 80, soit.....	8,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$10, soit.....	\$39,960
999 Prix de \$10, soit.....	\$39,960

3,434 Prix se montant à \$530,920

### PRIX DES BILLETS

Billets Complètes, \$10; Demi, \$5; Un-Cinquième, \$2  
Un-Dixième, \$1; Un-Vingtième, 50c;  
Un-Quarantième, 25c.

### PRIX DES CLUBS: \$55 DE BILLETS POUR \$50.

Taux spéciaux pour les agents, Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.



REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address  
THE RIPANS CHEMICAL CO.  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

## "LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecriro à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christom, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris. Franco.